

LE PETIT BLEU DE LA CÔTE OUEST

MANCHETTE-TARDI



JACQUES TARDI

LE PETIT BLEU DE LA CÔTE OUEST

D'après le roman de

JEAN-PATRICK MANCHETTE

Préface de **FRANÇOIS GUÉRIF**

**« Rions encore une fois
des feuillistes qui affirment
sempiternellement
de tel ou tel ouvrage
qu'il est davantage
qu'un "roman policier".
Le roman noir,
grandes têtes molles,
ne vous a pas attendus
pour se faire une stature
que la plupart des écoles
romanesques de ce siècle
ont échoué à atteindre. »**

**Manchette « Notes noires »
Polar n°15, mai 1995.**

D'un côté, il y a Manchette, déclarant : « la littérature me donne envie de vomir », revendiquant le polar, « des histoires de meurtres, des histoires horribles, des histoires faites pour être lues dans le train ». Une position l'amenant à critiquer la tendance "littéraire du polar", en constatant une « émigration régulière du noir vers le blanc, d'auteurs qui faisaient un ou deux ou trois romans policiers dans des collections spécialisées, puis cherchaient fortune ailleurs... Et on a vu aussi des "blancs" venir au noir... Les polareux font de la littérature, les littérateurs font des polars. Pas de quoi pleurer. Mais pas de quoi rire non plus.

Le roman noir, dans son purgatoire culturel, a maintenu pendant plus d'un demi-siècle une position réaliste critique. À présent qu'il est sorti de ce purgatoire, c'est pour tomber dans le Prisunic de l'animation culturelle, et dans les bras d'une littérature qui agonise notoirement depuis 1920 ».

« Manchette avait une position d'un dédain absolu, d'un mépris souriant sur ce qu'il appelait la littérature d'Art », confirme Jean Echenoz. La position peut paraître provocatrice, d'autant plus, comme le souligne Echenoz, qu'elle « se doublait d'une grande connaissance de la littérature en général ». Elle n'en est pas moins sincère. Parlant des fondateurs du roman noir, Manchette écrit : « Je crois beaucoup trop bornée l'idée qu'ils ont choisi le roman noir parce qu'il faut gagner sa pitance et aller la chercher là où il y a un public d'acheteurs. Cela joue, c'est sûr. Mais l'amour d'écrire vient d'abord... Les auteurs de romans noirs s'insinuent dans le goût du public, mais ils ne sont pas des putes, ils débarquent avec leur personnalité, ils trouvent l'angle d'attaque qui convient pour dire au public des choses que celui-ci n'a pas forcément envie d'entendre. »

D'un côté Manchette, de l'autre Tardi. Interrogé sur le polar, ce dernier se montre aussi radical : « Aujourd'hui, on ne peut pratiquement rien lire d'autre... ce sont des romans qui me parlent d'aujourd'hui. » (Manchette : « Nous sommes quelques-uns, et peut-être beaucoup à tenir ferme le fameux slogan sur "le roman noir témoin de son temps"... »)

Le Petit Bleu de la côte Ouest, publié il y a maintenant presque trente ans, nous parlait sur fond de Gerry Mulligan et Bob Brookmeyer, du temps d'alors, de la crise profonde d'un homme, reflet de celle du monde qui l'entourait. Le temps d'alors est celui d'aujourd'hui. La crise est toujours là, sans doute encore plus profonde. Et Gerfaut continue d'avoir le « blues » et à tourner sur le boulevard périphérique extérieur de Paris, vers trois heures du matin, à 145 km/h, à la rencontre d'une inévitable violence. Tardi a trouvé l'équivalent graphique, « réaliste et critique », de ce monde perdu et violent. Il pratique l'arrêt sur image avec une précision clinique, notamment lorsque tout dérape. Fidèle à l'esprit du texte, il s'est gardé de faire « davantage qu'un polar ». À l'heure où Manchette accède aux collections « littéraires », il s'est fait un point d'honneur d'entrer dans son univers. On peut tout aussi bien dire qu'il a invité Manchette dans le sien.

François Guérif.

Et il arrivait parfois ce qui arrive à présent :
Georges GERFAUT est en train de rouler
sur le boulevard périphérique extérieur.

Il y est entré porte d'Ivry. Il est deux heures et demie
ou peut-être trois heures un quart du matin.

Il a bu cinq verres de bourbon Four Roses.

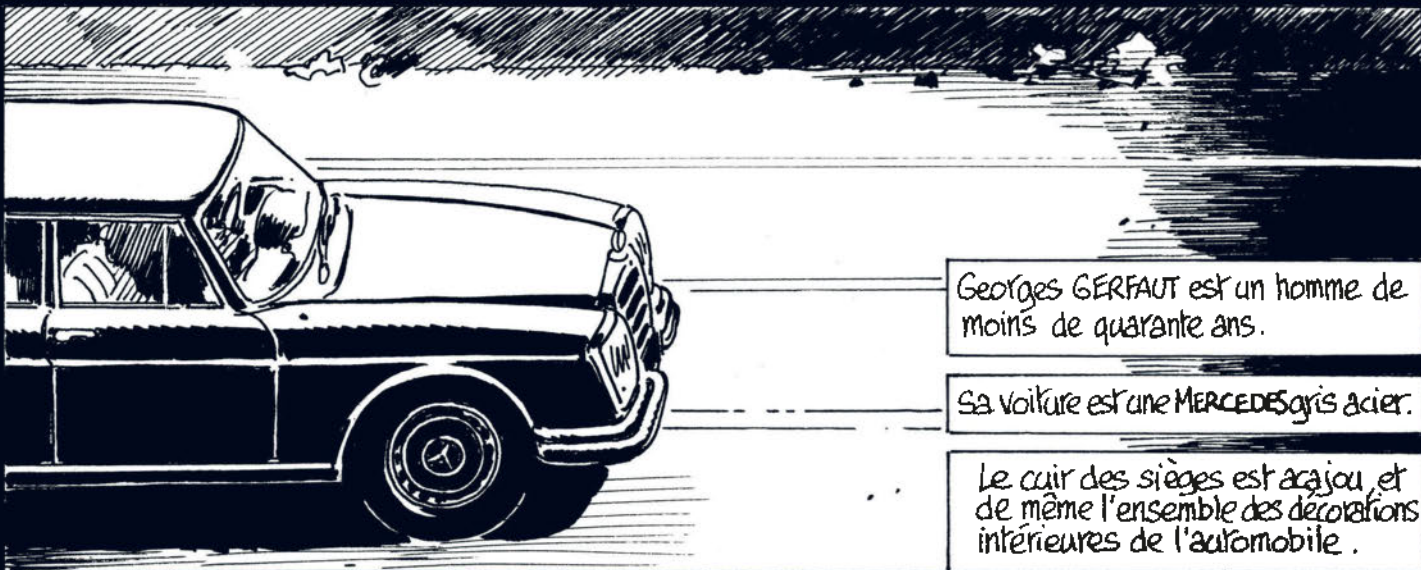


D'autre part, il a absorbé, voici environ
trois heures de temps, deux comprimés
d'un barbiturique puissant.

L'ensemble n'a pas provoqué chez lui
le sommeil, mais une euphorie tendue
qui menace à chaque instant de se
changer en colère ou bien en une espèce
de mélancolie vaguement tchekhovienne,
et principalement amère, qui n'est pas un
sentiment très valeureux ni intéressant.



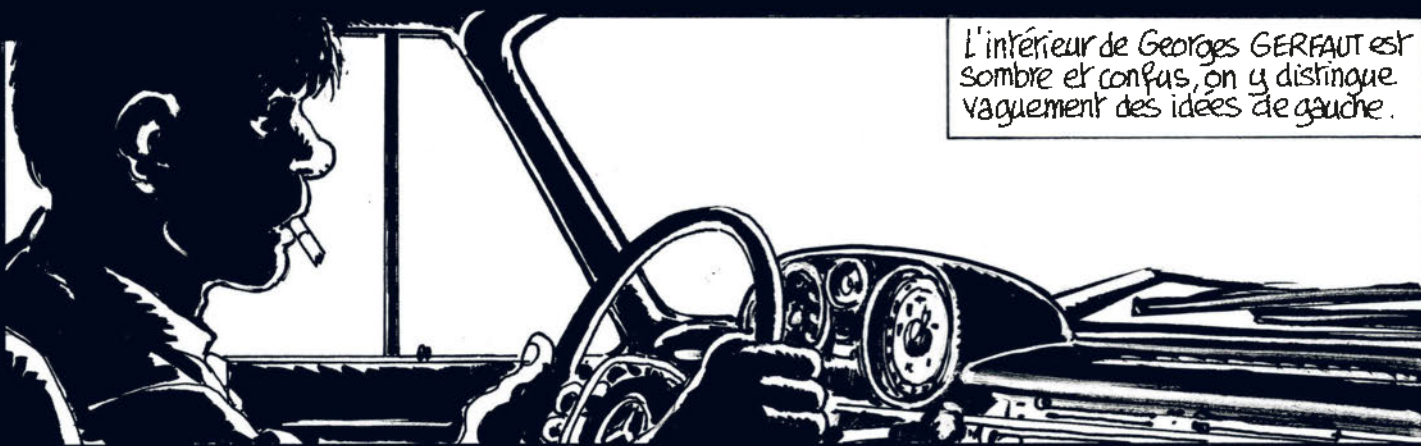
Georges GERFAUT roule à 145 km/h.



Georges GERFAUT est un homme de moins de quarante ans.

Sa voiture est une MERCEDES gris acier.

Le cuir des sièges est arajou, et de même l'ensemble des décorations intérieures de l'automobile.



L'intérieur de Georges GERFAUT est sombre et confus, on y distingue vaguement des idées de gauche.

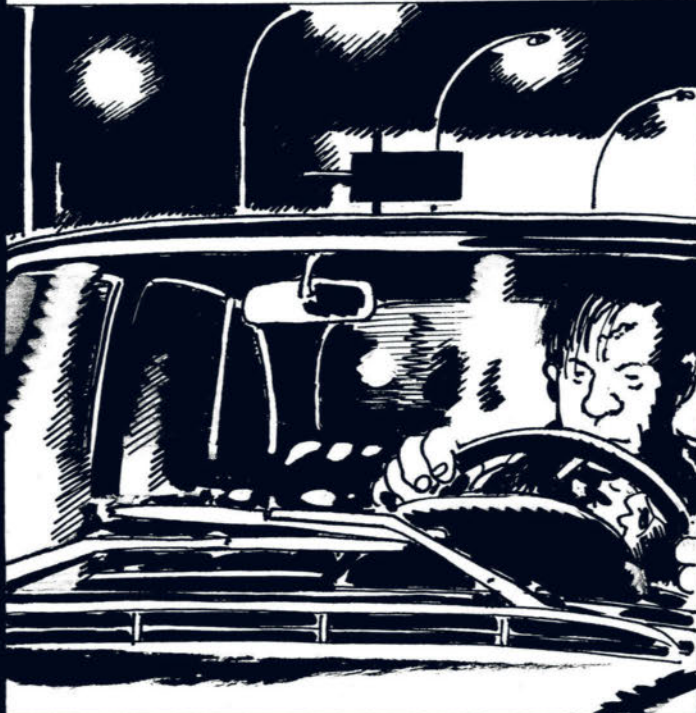


Par le truchement de deux diffuseurs - un sous le tableau de bord, un sur la plage arrière - un lecteur de cassettes diffuse à bas niveau du jazz de style *West Coast*: du GERRY MULLIGAN, du JIMMY GIUFFRÉ, du Bud SHANK, du Chico HAMILTON.

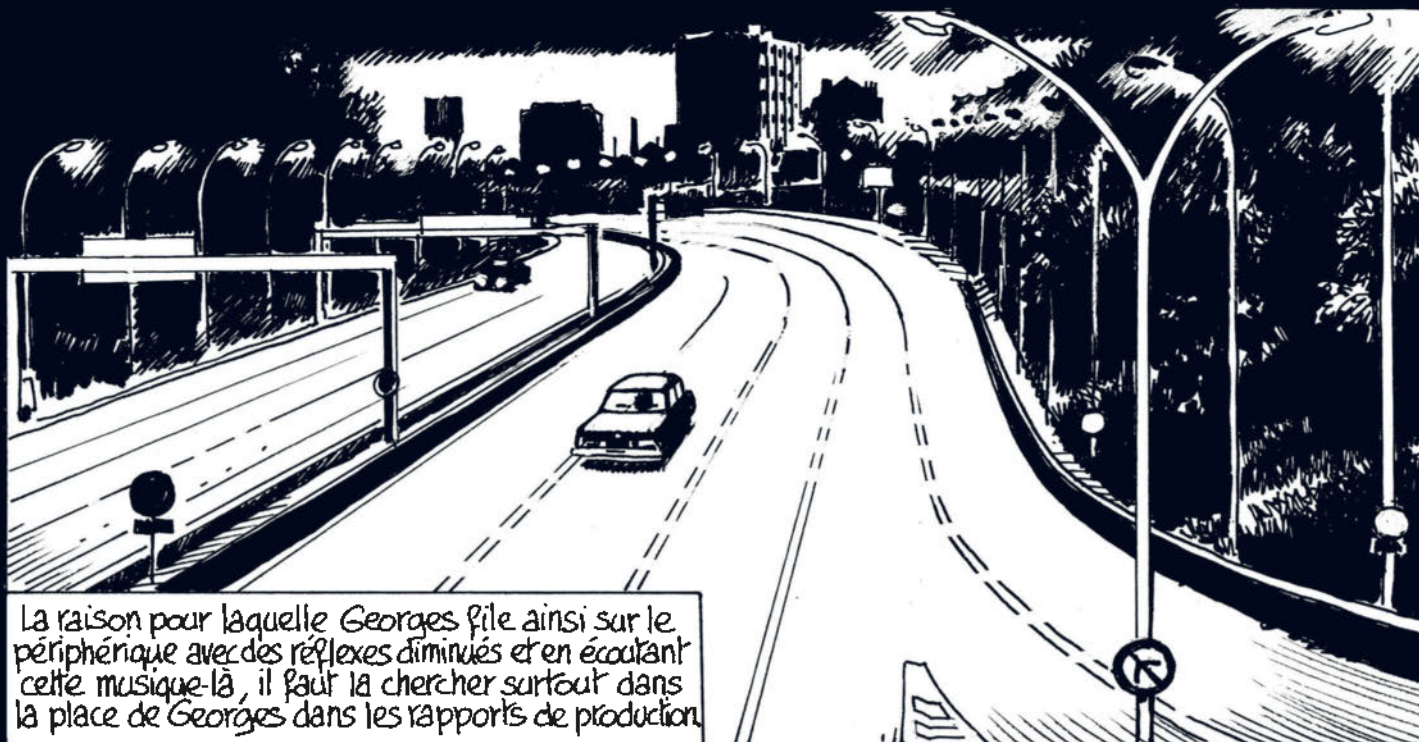


Je sais par exemple qu'à un moment, ce qui est diffusé est *Truckin'*, de Rube BLOOM et Ted KOELHER, par le quintette de Bob BROOKMEYER.

Georges GERFAUT est cadre commercial.

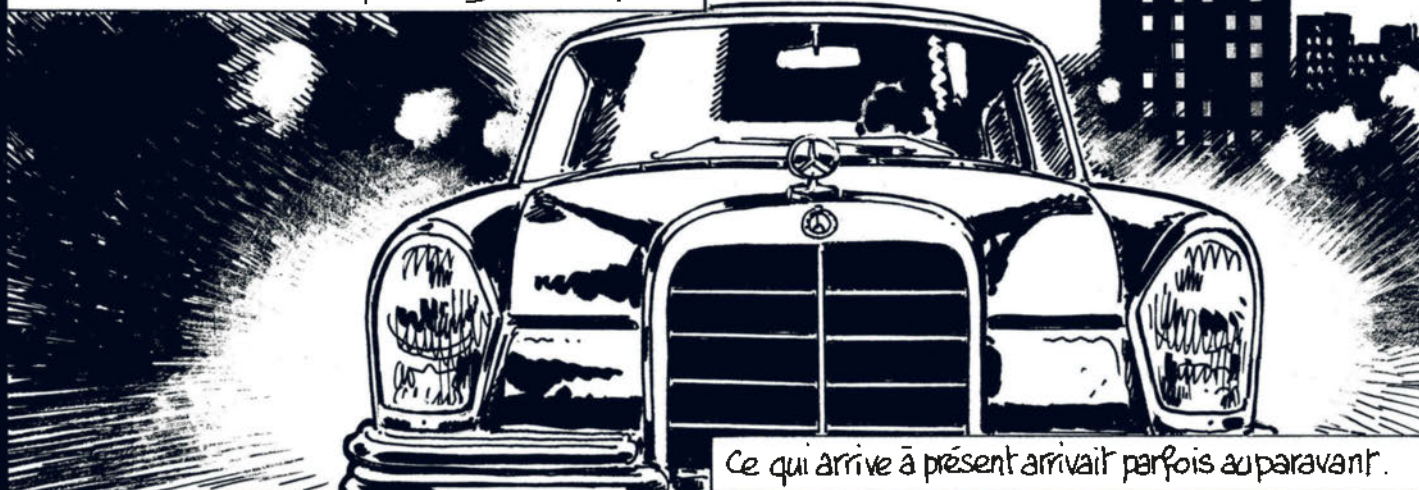


Son métier est de vendre à des particuliers et à des collectivités, en différents endroits de France et d'Europe, les coûteux matériels électriques que fabrique sa boîte, une filiale du groupe I.T.T., et dont il connaît le fonctionnement car il est ingénieur.



La raison pour laquelle Georges file ainsi sur le périphérique avec des réflexes diminués et en écoutant cette musique-là, il faut la chercher surtout dans la place de Georges dans les rapports de production.

Le fait que Georges ait tué au moins deux hommes au cours de l'année n'entre pas en ligne de compte.



Ce qui arrive à présent arrivait parfois auparavant.